

# 1

J'ai commencé à aller aux bals en 1973, l'année du premier choc pétrolier. En ce temps-là on n'avait pas de pétrole, comme disait le gouvernement, mais on avait des idées. Et nos idées, c'était de baiser les gonzesses. Je sais, ce n'est pas très glorieux, mais on avait des excuses. On n'avait pas connu l'école mixte. Alors les filles, c'était forcément l'exotisme. Il y avait bien les filles du patelin, mais elles se méfiaient. Les ragots, ça va vite dans un bled. Pas besoin de photos à poil pour faire une réputation. Suffit de paroles. Aussi les payses se tenaient-elles soigneusement à distance, préférant trouver leurs amoureux sous d'autres contrées moins hostiles, condamnant du même coup les garçons à s'amuser tout seuls.

Il faut imaginer un village du Forez, loin de « la grande Route », qui vit au son des cloches de l'église et de la sirène de l'usine. Un village avec ses champs, ses vaches, ses prés, son prieuré du XI<sup>e</sup> siècle qui domine la plaine, et puis ses deux usines plantées là comme deux verrues qui

ramènent les paysans des alentours, les immigrés du Sud de l'Italie, quelques Polonais égarés, et puis deux trois Espagnols. Dans les Cités, où voisinent des bâtiments identiques séparés par des allées identiques, végètent les travailleurs français abonnés au rouge et au syndicalisme et les vieux Italiens avec leurs préjugés qui remontent au temps où Jésus-Christ portait des bretelles.

Au Village, ce sont les notables qui annexent la cure et le basket tandis que ceux des Cités se partagent le foot et l'Amicale laïque.

Tout le monde se connaît, porte un surnom. Les prénoms, c'est pour le baptême. Les noms, pour la pierre tombale. On est embêté quand un étranger s'arrête, demande un tel ou un tel. On s'interroge les uns les autres, on demande aux plus anciens. Il faut un moment avant de comprendre que Monsieur Robert, c'est la Bascule qu'on croise tous les jours. C'est comme pour les noms de rues. Personne ne les connaît à part le facteur. On parle uniquement par lieu-dit : la petite Source, la Levée, le Petit Ruisseau, la Madone, le Lavoir. Quand il n'y a pas de lieu-dit, on dit « vers chez ». Vers chez la Baleine par exemple.

Les surnoms font partie de la mentalité. Ils viennent de cette époque ancienne où l'esprit des animaux se

mélangeait allègrement à celui des hommes. Il y a des surnoms dynastiques : les Moineau. Mais comme il y a deux familles Moineau, on est obligé de rajouter le nom au surnom pour les différencier. Certains ont le droit à leur prénom plus un surnom : Jean la Gamelle ou Pierre Biscotte. Il y a des surnoms de comportement : la Fouine, le Rat, la Dinde, la Mule, le Hérisson. Des surnoms liés à un détail physique : le Groin. Des surnoms lourds à porter : Grosses couilles. Même les animaux portent un sobriquet. Ainsi le père Cuillère appelle-t-il son chien Raymond Barre parce qu'il le trouve trop gras.

Tout est inscrit dans une mémoire non écrite : les on-dit, les légendes, les secrets de famille (viols, incestes, infanticides). Un bruissement qui enrobe chacun, dont chacun fait partie, milieu impénétrable pour l'étranger, c'est-à-dire pour toute personne née en dehors du patelin. Dans ce monde où tout se mêle, les morts et les vivants, pas de place pour l'individu et sa liberté. Chacun transporte à chaque instant le regard de la communauté dans sa tête.

Dans l'espace concentré de l'usine, la parole s'accélère. Une parole railleuse qui nie le sentiment, véhicule l'impuissance des désirs. Il faut voir tous ces hommes qui

bandent dans leur tête, font l'inventaire des femmes du village, des physiques, s'imaginent des choses. C'est la lutte des bites contre les cons qui fournit le concept, pas la lutte des classes. On parle de la garde-barrière, belle femme divorcée qui fait fantasmer tous les hommes, ou de la nouvelle serveuse du bar à côté de l'église où les jeunes vont gaspiller leur argent.

Pendant ce temps, les femmes en peignoir et bigoudis cancanent chez l'épicier, le boulanger, le boucher, accouchent de médisances, font s'étirer la matinée puis s'en vont à la hâte préparer le repas de midi avant que l'homme ne revienne du boulot. Les enfants eux s'emmerdent à la communale. Ils ne comprennent rien à cette histoire de vase de Soissons, ricanent des rois fainéants, se désespèrent devant ces robinets qui coulent et ces baignoires qui fuient, et se moquent de la carte de France assimilée à une tache de sperme dans les draps. Quand il n'y a pas d'école, ils s'amuseent comme ils peuvent. En jouant à la guerre, en dénichant les oiseaux, en torturant les grenouilles, en enculant l'âne du paysan d'à côté avec un manche à balai, ou en regardant des corbeaux après les avoir jugés comme ils l'ont vu faire pour les voleurs de chevaux dans les films de cow-boy qui passent sur la télévision en noir et blanc.

L'été, il y a le canal où l'on se baigne, un véritable paradis pour les microbes. Cela ne nous empêche pas de nous jeter à l'eau avec des chambres à air de voiture ou de camion en guise de bouée, de nous battre avec les paquets d'herbes gluantes que le bateau en fer jaune vient couper en été, ou de foutre les filles à la baille. On sort quand un cochon crevé qui vient des fermes plus haut passe lentement au fil de l'eau. On esquivé les pots de chambre remplis des humeurs de la nuit que les vieux d'en face balancent généreusement sans regarder. On évite de mettre les pieds au fond de l'eau pour ne pas se couper avec les boîtes de conserve rouillées ou les bouteilles cassées. On embête les pêcheurs occasionnels qui taquinent le goujon, les femmes qui viennent au lavoir avec leur planche à laver et leur brosse décrasser les bleus de leurs maris ou démerder les drapeaux des nouveaux-nés.

Parfois, on monte au Pic pour regarder le paysage. De là-haut, tout tourne au ralenti, devient étrangement minuscule, silencieux. On domine le monde, comme autrefois les moines qui priaient pour leur Salut éternel dans la solitude et la chasteté. On voit le village qui s'enroule autour de la colline. On cherche à reconnaître l'endroit où chacun habite, étonnés de parcourir toutes

ces distances en un clin d'œil. On repère le mur noir de la Verrerie qui s'étend des Cités jusqu'au début du Village, un mur plein de trous par lesquels les ouvriers se font livrer leur pinard pour tenir jusqu'au soir. Aussi il n'est pas rare de voir une casquette en toile bleue apparaître au-dessus du mur, siffler les écoliers qui s'en vont à pied, et une main tendre un litre vide afin de passer la commande chez la Maria. On admire les milliers de bouteilles à ciel ouvert qui étincellent au soleil en attendant de partir sous d'autres cieux. On pointe du doigt l'usine d'eau minérale à la sortie du village, près de « la grande Route ». On suit des yeux le canal qui traverse doucement le village, serpente dans la plaine du Forez, emmène les rêves des habitants et parfois le cadavre d'un ivrogne ou d'un désespéré.

Les plus grands font bande à part. Ils déshabillent les filles du regard quand elles passent devant le bar de la Philomène aux Cités. Ils les pelotent les soirs de Mardi-Gras quand ils peuvent les coincer dans un coin et puis, bien sûr, ils se branlent. Quand ils ont en marre de se branler, ils font des conneries. Ils cassent les vitres de l'ancienne école, volent les saucissons dans la cave de Jeannot l'Épicier, démolissent les rares lampadaires, font exploser les boîtes à lettres à coup de pétards, vont

chier dans l'église et se torcher le cul avec les missels, histoire de donner du boulot au garde-champêtre. Bref, ils emmerdent le monde, heureux de s'attirer la réprobation unanime.

Comme disait le vieil Archibaldo, le philosophe des Cités, aux jeunes qui faisaient le zouave :  
« C'est pas les vitres qu'il faut casser, c'est les culs ! ».